



www.comptoirlitteraire.com

présente

d'autres pièces de CAMUS :

“Révolte dans les Asturies”

(1935)

(pages 2-3)

“L’impromptu des philosophes”

(1947)

(pages 3-5)

“Les silences de Paris”

(1948)

(page 5)

Bonne lecture !

1935
“Révolte dans les Asturies
Essai de création collective”

En Espagne, au temps de la IIe République, la droite, ayant remporté les élections, voulut effacer toutes les mesures sociales que le gouvernement de centre gauche avait accordées. Il ne restait aux ouvriers que la révolte. Dans la région minière des Asturies, au nord du pays, une insurrection de mineurs fut déclenchée à Mieres, dans la nuit du 5 au 6 octobre 1934, puis s'étendit à Oviedo. Les insurgés proclamèrent une république ouvrière et paysanne. Mais le gouvernement fit intervenir l'armée. L'impitoyable répression, le 19 octobre, noya l'insurrection dans le sang, les combats acharnés et les exécutions sommaires faisant de nombreuses victimes : 300 à 400 militaires et au moins le double des 1135 «civils» (entendez «rebelles») reconnus par le Ministère « de l'Intérieur, et on compte près de 300 blessés. Des femmes enceintes avaient été éventrées (pour extirper la graine des révolutionnaires). Une loi condamna les meneurs, dont certains s'exilèrent en France jusqu'à ce que le gouvernement de Front Populaire, en 1936, les amnistie.

Commentaire

La révolte dans les Asturies fut un véritable prélude à la guerre d'Espagne, une annonce prophétique de la défaite qu'allait subir les forces populaires abandonnées par les démocraties occidentales, de la victoire de Franco.

En 1935, pour son deuxième spectacle, le "Théâtre du Travail", la troupe de comédiens amateurs que Camus avait fondée à Alger, décida de monter une pièce sur l'insurrection ouvrière de 1934, à Oviedo, pour célébrer le courage des mineurs face à la répression du gouvernement. La genèse en fut décrite par Jeanne-Paule Sicard, dans une lettre adressée à Francine Camus : «"Révolte dans les Asturies" qui devait, un peu à la façon de la Commedia dell'Arte, se présenter comme un canevas sur lequel les acteurs étaient invités à broder, fut finalement rédigée par quatre d'entre nous : Camus, deux jeunes agrégés du lycée d'Alger, un d'anglais, Bourgeois, un d'allemand, Poignant, et moi-même. [...] Le sujet, l'action, la mise en scène, le déroulement des actes furent établis par ces quatre. Je ne puis, avec le temps, dire avec assez de sûreté quelle fut la part de chacun de nous dans cette première élaboration : les discussions étaient d'ailleurs animées et enthousiastes. [...] Quant au titre, il fut l'objet de discussions sans fin. Nous hésitâmes longtemps entre "La neige" et "La vie brève". Nous finîmes par nous rallier à celui de "Révolte dans les Asturies" par lassitude. [...] Dans mon souvenir, "Révolte dans les Asturies" demeure comme l'expression d'un moment où Camus, qui ne cessa de s'interroger sur les manières de lutter contre la misère humaine, cherchait une formule d'art collectiviste et populaire.» En fait, le titre définitif fut trouvé par Jacques Heurgon, professeur à l'université, à qui Camus allait dédier plus tard "L'été à Alger" (dans "Noces"). Les auteurs avaient trouvé beaucoup de détails qui furent utilisés dans "Monde", l'hebdomadaire dirigé par Henri Barbusse, pour le numéro de novembre 1934 consacré à l'Espagne, en particulier pour l'article d'André Ribard intitulé "Oviedo, la honte du gouvernement espagnol".

On lit dans "Révolte en Asturies", œuvre militante sinon d'«agit-prop» (agitation et propagande) : «La révolution a été entièrement écrasée. Grâce au gouvernement espagnol, héroïquement assisté de l'armée et de la force publique, on vient de sauver en Occident les principes essentiels de la démocratie et de la civilisation latine.»

La pièce, qui est une succession de tableaux, pêche par une stylisation un peu simpliste des situations et des personnages. Mais l'œuvre fait appel à tous les sens du spectateur. Aujourd'hui, même l'imagination la plus vive ne peut recréer le spectacle, ce réseau subtil d'images, de sons, d'ombres et de lumières qui devait envelopper et captiver l'audience. Il suffit de souligner que "Révolte dans les Asturies" annonçait les tentatives ultérieures de Camus vers la définition d'un nouveau langage tragique.

.Pour cette œuvre qui portait déjà en germe toutes les promesses de son théâtre futur, Camus procéda à une mise en scène inspirée de Piscator, qui tendait à «*contraindre le spectateur d'entrer dans l'action*», la première didascalie étant : «*Le décor entoure et presse le spectateur*». Dans son communiqué qui parut dans le journal "La Lutte sociale", le 15 mars 1936, il indiqua : «*Il est inutile d'insister sur l'intérêt de notre nouvelle entreprise, la première de ce genre à Alger. Nous avons trouvé dans la révolution d'octobre 1934 à Oviedo un exemple de force et de grandeur humaines. Nous avons rendu l'action plus directe et plus immédiate par une mise en scène qui rompt avec les données traditionnelles du théâtre. Nous avons pensé, écrit, et réalisé cette œuvre en commun, selon notre programme.*»

La pièce aurait dû être représentée un peu avant les vacances de Pâques. Mais, coup de tonnerre, le maire d'Alger, ayant fort bien distingué l'esprit de défi aux autorités qui infuse l'œuvre, inquiet de son caractère subversif, voulant, en période électorale, ménager les susceptibilités des franquistes, priva la troupe de la salle prévue.

Cependant, la pièce, qui témoigne de l'engagement politique de Camus, de son attachement à l'Espagne et de son désir d'un langage théâtral nouveau, fut publiée aussitôt, à cinq cents exemplaires, sans noms d'auteurs, par l'éditeur Edmond Charlot.

Malgré l'interdiction, à partir du mois d'avril 1937, un extrait de la pièce fut représenté en Algérie à diverses occasions sous le titre de "Espagne 1934".

En 1968, la pièce fut publiée à nouveau, dans "L'Avant-Scène" n° 413 "Spécial Albert Camus".

La même année, le 27 octobre, elle précéda "L'état de siège", dans un spectacle en trois parties donné par Camus.

En 2008, fut tenu un atelier-lecture par la compagnie "L'Élan bleu" à Cherbourg.

En 2011, elle fut mise en scène par Vincent Siano, qui en fit un spectacle théâtral et chorale avec dix-huit comédiens et deux musiciens, les mots étant accompagnés de chants révolutionnaires espagnols, de danses et de marionnettes. Le spectacle fut représenté le 6 août 2011 et le 22 juillet 2012 au "Théâtre rural d'animation culturelle" ("TRAC") de Beaume-de-Venise (Alpes-de-Haute-Provence), puis en tournée au Pays Basque espagnol et en Asturies.

1947 **"L'impromptu des philosophes"**

Monsieur Néant se rend, tel un démarcheur, un énorme in-folio sous le bras, au domicile de Monsieur Vigne, un petit-bourgeois de province, pharmacien et maire d'une petite ville, homme borné et crédule, qui se pique de culture. Monsieur Néant, qui se présente en «*placier en doctrine nouvelle*», vient lui porter la bonne parole. Loin de négliger l'intérêt financier qu'il peut trouver dans une telle «*profession*», il vend à Monsieur Vigne «*cet ouvrage inestimable contre un dédommagement raisonnable*». La philosophie est son fonds de commerce. Il prétend arriver de Paris où «*son nom est assez connu*». Il incite Monsieur Vigne à se faire anticlérical car «*la religion ne se porte plus du tout à Paris, chez les gens à la mode*». C'est aussi un parasite qui se fait inviter à dîner chez un homme qu'il ne connaît que depuis quelques instants, mangeant à lui tout seul un jambonneau sous les yeux attendris de Monsieur Vigne, avant de lui demander l'hospitalité pour la nuit. Ce maître à penser témoigne d'un fanatisme inquiétant, disant à Monsieur Vigne : «*Il faudrait, pour l'exemple, écorcher vif deux ou trois douzaines de professeurs, car les vôtres vous ont fait vivre jusqu'ici dans le mensonge*». Mais il l'endoctrine si bien qu'il est prêt à régler sa vie sur les préceptes qu'il lui dicte : répudier sa femme, à briser le cœur de sa fille, Sophie, en refusant qu'elle épouse Monsieur Mélusin, le jeune homme dont elle est éprise, pour lui imposer comme mari Monsieur Néant. Coup de théâtre final : survient le Directeur de l'hospice flanqué de «*deux hommes bien gaillards*» qui ceinturent Monsieur Néant ; en effet, c'est un fou qui s'en est échappé, et qu'on ligote pour l'y ramener séance tenante. Monsieur Vigne n'est pas pour autant guéri de son aveuglement puisque, en sortant, il déclare : «*Ce*

Monsieur Néant raisonne pourtant si admirablement.» tandis que pour le Directeur : «*Les philosophes doivent être seuls. Ils sont comme les lépreux. Il faut les écarter un peu.*»

Commentaire

Dans cette pochade non datée mais écrite vraisemblablement en 1947, Camus, se situant dans la tradition satirique d'Aristophane qui, dans "Les nuées", s'en prenait déjà au grand Socrate, tourna en dérision la mode de l'existentialisme sarrien qui sévissait à Paris dans l'après-guerre, s'amusa à tourner en dérision les profondes réflexions ontologiques de Sartre.. Il signa son manuscrit d'un pseudonyme, Antoine Bailly.

L'impromptu est une forme brève le plus souvent résolument polémique, dynamisée par une force subversive. Ici, la charge se fait plus forte à mesure que la pièce progresse.

Par le choix du titre, Camus se plaça dans la filiation de Molière, auteur de "L'impromptu de Versailles", qui avait toujours brocardé pédants et snobs ; qui s'était moqué du dogmatisme sous toutes ses formes. Et il fit même un brillant pastiche où on reconnaît bien des emprunts aux pièces du maître, en particulier "Le bourgeois gentilhomme".

Alors qu'il avait avec Sartre des relations apparemment amicales, la convivialité masquant cependant la concurrence et des désaccords d'abord philosophiques puis politiques, Camus chercha à se moquer de lui, comme Boris Vian venait, dans son roman, "L'écume des jours", de se moquer du culte dont il faisait l'objet. En effet, comme, avec la publication de "La peste", commençait pour lui, après «le cycle de l'absurde», celui «de la révolte», Camus s'éloignait de plus en plus de Sartre dont il n'acceptait pas les prétentions doctrinaires, les thèses de l'existentialisme étant passées au crible de la satire. Alors que les critiques tendaient alors à le ranger au côté des existentialistes, deux ans auparavant, lorsque "Caligula" avait été qualifié d'œuvre existentialiste, Camus avait affirmé : «*Je ne suis pas existentialiste*», et il se livra ici à une satire au vitriol du mouvement dont Sartre était le chef de file. D'ailleurs, Camus ne se considérait pas comme un philosophe, ayant écrit en octobre 1945 : «*Pourquoi suis-je un artiste et non un philosophe? C'est que je pense selon les mots et non selon les idées.*» ("Carnets").

Outre le nom de Monsieur Néant dont est affublé le personnage du philosophe, nom qui fait référence à "L'être et le néant", essai publié par Sartre en 1943, des allusions quasi explicites à d'autres titres de ses œuvres jalonnent le texte. Camus s'amusa à citer ainsi, de façon à peine voilée :

- "L'existentialisme est un humanisme", titre d'un texte publié en 1946 et qui fit beaucoup pour la réputation du philosophe ;

- "Huis clos", pièce qui avait été créée en 1944 et reprise en 1946, donc peu de temps avant la composition de "L'impromptu", car on lit : «*N'oubliez pas l'amour de l'homme et apprenez à l'exercer à huis clos.*»

- «*Nous sommes toujours sur le chemin d'être libres*» fait écho aux "Chemins de la liberté", série de romans de Sartre dont les deux premiers volumes dataient de 1945 ;

- Camus fait également allusion à la fascination qu'exerçait Jean Genet sur Sartre, dont l'essai "Saint Genet, comédien et martyr" était quasi achevé en 1947. On relève ces allusions à Genet : le père, voulant savoir si son futur gendre a toutes les qualités requises pour entrer dans la famille, lui demande s'il est voleur et pédéraste ; le Directeur de l'hospice se rit de Paris, cette «ville singulière», où «*on s(e) promet le bagné au nom de la liberté*»..

- Lorsque le philosophe est traité de «*vilain singe*», il est difficile de ne point y voir une allusion directe à la laideur de Sartre.

- Monsieur Néant déclare à son élève : «*Vous êtes libre puisque vous n'êtes rien.*», ce qui fait voler en éclats, par sa stupidité, la théorie de la liberté.

- Monsieur Vigne, converti, apprenant que le prétendant à la main de sa fille n'a pas encore couché avec elle, indique à celle-ci : «*Apprenez, ma fille, que ce ne sont pas les intentions qui comptent, mais les actions.*»

- À sa femme, il déclare : «*Je viens d'apprendre ce qui est vrai, à savoir qu'il n'est pas de vérité supérieure, qu'il n'est même pas de vérité du tout.*» ; il s'embrouille en tentant de lui répéter les

termes savants de monsieur Néant : «*Être en se faisant et faire que cela soit, c'est être à tout venant sans être quoi que ce soit*».

-Fier de sa science toute nouvelle, venant de découvrir que l'existence précède l'essence, il fait savoir à Monsieur Mélusin qu'il n'est pas Monsieur Mélusin, et qu'il ne le sera qu'à la fin de sa vie.

-On assiste à cet échange de tautologies qui annonçait ceux de “*La cantatrice chauve*” :

«*Monsieur Vigne : Et pourquoi ce monde est-il absurde ?*

Monsieur Néant : Par la raison qu'il ne s'explique point.

Monsieur Vigne : Et comment ne s'explique-t-il point ?

Monsieur Néant : Parce qu'il est absurde.»

Au-delà de la satire de l'existentialisme sartrien, la pièce fustige le snobisme et le pédantisme, la bêtise et l'esprit d'orthodoxie, le fanatisme et l'hypocrisie.

Mais cet “*Impromptu des philosophes*” resta dans les tiroirs de Camus qui n'essaya jamais de la publier ni de la faire représenter, peut-être parce qu'il eut conscience que la charge contre Sartre y était assassine, qu'il ne voulut pas aigrir ses relations avec lui et avec les existentialistes.

Ce ne fut que plus de cinquante ans après la mort de son auteur que cette pièce très drôle, tout à fait différente de ses autres productions scéniques par sa facture et par son ton, fut enfin créée, du 11 au 17 juin 2012, au “Théâtre du Nord-Ouest” dans une mise en scène de Monique Beaufrère.

1948

“*Les silences de Paris*”

Pièce radiophonique

Dans une nuit de juin 1940, le petit peuple de Paris se terre, s'enfuit ou s'illusionne. Dans un monologue empreint de lucidité désabusée, Émile, bouquiniste serein, qui a décidé de ne pas prendre part à l'exode, et de demeurer dans la capitale, commente les événements, et livre en même temps ses réflexions sur la situation et les réactions de certains de ses concitoyens.

Commentaire

C'est, sur un mode mineur, un pendant de “*La peste*” : si la résistance à l'épidémie est vécue par les protagonistes du roman de manière active, celle du bouquiniste est plus passive. La description de la vie quotidienne sous l'Occupation est fidèle à la réalité.

La pièce fut diffusée sur les ondes de la chaîne nationale, le 30 avril 1949.

Elle fut reprise en novembre 2013, la réalisation étant alors enrichie d'archives, faisant sourdre les piétinements affolés, l'entêtant vacarme des communiqués radiophoniques et le tintamarre des sirènes, la musique et le bruitage jouant un rôle très important puisque “*les silences de Paris*” n'existent qu'en contrepoint aux bruits qui accompagnent la prise de la ville, l'Occupation, les discours des responsables politiques, la vie quotidienne des Parisiens, les bombardements, les combats de la Libération. Ces bruits illustreront donc le cours des événements, et témoignèrent de ce que les habitants avaient vécu : car, comme le dit le protagoniste qui n'a pas vu grand-chose des événements majeurs mais qui a beaucoup entendu : «*C'était un temps pour l'oreille. [...] Il a fallu se faire, si j'ose dire, une morale acoustique.*» En épilogue, on adjoignit trois éditoriaux de Camus publiés dans “*Combat*” en 1944 et 1946, évoquant donc le temps des espoirs trahis, où l'écrivain exhortait à «*remplacer la politique par la morale*».

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com